

# JOURNAL DES DAMES

ET

DES MODES.

~~~~~  
*Ce Journal paraît tous les dix jours, le 1<sup>er</sup>, le 10 et le 20 de chaque mois. Chaque numéro contient de une à cinq Gravures coloriées : Modes, Meubles et Bijoux. — Les bureaux sont : rue La Boétie, n° 62.*  
~~~~~

~~~~~  
*Le tirage est limité à 1.250 ex. numérotés. — Le prix de l'abonnement est fixé à 100 francs par an pour la France et 120 francs pour l'Etranger. Il est tiré en sus 29 ex. de luxe : dont 5 sur vieux Japon avec 3 états des grav. à 500 fr. par an ; 12 sur Japon impérial avec 2 états à 300 fr. et 12 sur Japon impérial à 200 fr. — Il n'est pas accepté d'abonnement d'une durée inférieure à un an.*  
~~~~~

PARIS.

Ce 19 juillet , 1912 .

La saison est finie ; après le Grand-Prix — qui a définitivement cessé d'être une fête mondaine , et la revue du 14 juillet qui , pour être une grande cérémonie patriotique , n'en est pas moins l'occasion des réjouissances les plus canailles que l'on puisse imaginer — nous avons maintenant le calme , le calme relatif du moins qu'il est possible de goûter à Paris . Les « saisons d'été » — invention nouvelle ! — expirent dans les théâtres du boulevard . Qui serait assez fol ou assez insensible aux effluves humains pour se risquer encore — par 35° à l'ombre — dans une salle de spectacle ? Cependant , à la Comédie-Française — tel est son prestige , telle est toujours la popularité du bon Dumas , — *Antony* fait des recettes honorables . Avec quelques cafés-concerts , la Maison de Molière sera bientôt le seul théâtre encore ouvert , et c'est curieux de voir ainsi le bon vieux drame et la chanson rivaliser pour l'amusement des provinciaux et des étrangers de passage à Paris . . .

~~~~~  
NOUVELLE DE TOUS LES ANS.

L'été a ramené sur les boulevards et dans nos rues les plus fréquentées les équipes annuelles de terrassiers qui travaillent allègrement sous le soleil à réparer et à resabler le pavé . Et

Ex. N° **867**



comme toujours en cette saison , l'encombrement est partout à son comble : il est impossible , avec le plus rapide des taxis-autos , d'aller en moins d'une demi-heure de la Madeleine à l'Opéra .

#### SPORTOMANIE .

Sur les champs de courses de province et des environs de Paris , nos élégantes ont inauguré des manteaux amusants et légers : ces vêtements sont en mousseline de soie verte , corail , aurore ou de toute autre couleur vive barrée de larges raies noires , telle la casaque d'un jockey . Le chic du chic et le fin du fin pour une vraie sportswoman élégante est de porter , de cette manière , les couleurs de son « favori » .

#### LE PRINCE DES POÈTES .

Je ne connais pas le nouveau Prince des Poètes , et je le regrette , car il est , paraît-il , d'un commerce agréable . J'ai lu de lui quelques lignes que l'on m'affirme être des vers et où sont traités avec une certaine préoccupation poétique d'agréables faits divers .

Je me garderai cependant de le juger sur l'impression que m'a laissée cette lecture . Ses amis l'ont élu prince , et ce m'est un motif pour le traiter avec une respectueuse considération .

Le prince auquel il succède était un poète de grand talent que l'on ne discutait pas parce qu'on ne le connaissait guère et dont on commence à lire les œuvres depuis qu'il n'est plus de ce monde . Sa modestie s'accommodait du caractère confidentiel dont était revêtue sa renommée ; ayant peu de lecteurs , il n'avait pas d'ennemis et sa gloire discrète ne gênait aucune ambition , ne blessait aucune vanité .

En France , le Prince des Poètes est sans fonction et — ce qui se conçoit moins — sans liste civile .

Dans les autres pays , on lui accorde une pension et quelquefois des titres dont son orgueil ne se trouve nullement offensé .

En Angleterre , notamment , le poète lauréat était un fonctionnaire dont l'unique besogne consistait à fabriquer des cantates officielles pour célébrer les naissances ou déplorer les morts qui réjouissaient ou affligeaient la famille royale ; en France , le poète lauréat , tel qu'on le conçoit en Angleterre , serait à peu près inoccupé ; notre première république « n'avait pas besoin de savants » ; la troisième possède un lot important d'orateurs officiels dont les discours égaient ou attristent , selon le cas , les cérémonies publiques et la dispensent d'entretenir des poètes commissionnés .



En Autriche, le poète de cour jouissait d'un traitement de 3.000 francs auquel on ajoutait une décoration; j'ai connu le dernier dont l'Histoire, je dois le dire, n'a pas retenu le nom.

Ce nom, cependant, avait dans le monde un grand retentissement, mais ce n'était pas lui qui l'avait illustré.

Il s'appelait Hugo, et signait Karl Ambert pour qu'on ne le confondît pas, disait-il, avec l'autre. Il avait fait jouer à Vienne un drame intitulé : *l'Honneur de la Famille*, et dont le succès fut considérable.

Mais son principal titre à l'admiration des gens de goût était une glose de l'*Iliade* dont il avait corrigé le style — à son estime un peu lâché — et rectifié les erreurs historiques.

Il l'avait même terminée, car il considérait que l'œuvre d'Homère était inachevée.

Ayant perfectionné l'*Iliade*, il pensa qu'il ne pourrait mieux faire et se retira je ne sais où; il y mourut je ne sais quand.

Sous l'Empire, on ne pouvait songer à instituer un poète lauréat; Victor Hugo était en exil et Lamartine boudait le régime; c'était M. Belmontel qui tenait l'emploi sans qu'on lui en ait conféré le titre; il mettait en vers les fêtes impériales et se chargeait volontiers des cantates toutes les fois que les circonstances l'exigeaient; au demeurant, un fort brave homme, que l'on aimait beaucoup et dont on se moquait un peu; il était bien vu aux Tuileries et usait volontiers de son crédit au profit de quelques poètes qui le qualifiaient d'éminent confrère et n'hésitaient pas à lui tourner le dos quand il cessait de leur rendre service.

Belmontel représentait au Corps législatif un département du Midi. Ses électeurs l'aimaient et l'admiraient; il faut dire aussi qu'il avait pour eux des attentions délicates.

Quand il arrivait de Paris, il s'installait sur la grande place, dégainait sa main droite et l'offrait à la vénération des paysans.

« Mes amis, leur disait-il, contemplez cette main; la dernière fois que j'ai vu l'Empereur, notre souverain l'a pressée très affectueusement et il m'a dit : « Belmontel, cette poignée de main, ce n'est pas à vous que je la donne, c'est à tous vos électeurs. Veuillez la leur transmettre de ma part. » Depuis ce moment, je ne me suis pas dégaîté, pour que vous puissiez retrouver sans effort le souvenir de l'étreinte impériale. »

Et M. Belmontel tendait à tout venant sa main « impressionnée » par l'Empereur; chacun la serrait avec respect, quelques-uns la baisaient en la mouillant de larmes, et le nom de poète et celui du chef de l'Etat se confondaient dans une commune acclamation.



En ce temps-là, vivait péniblement, à Paris, un poète qui travaillait sur mesure et à des prix insuffisants pour le dégager du souci de sa nourriture quotidienne. Il s'appelait — si ma mémoire me sert bien — Racinot, et fabriquait des quatrains pour quelques confiseurs sans renom; vers sa quarantième année, Racinot éprouva la plus grande, la plus pure joie de sa vie; un journal satirique, — c'était, je crois, le *Diogène*, — lui commanda un quatrain quotidien qu'il lui payait 1 fr. 50; cela ne dura qu'un mois, mais pendant ce mois Racinot déjeuna tous les jours. Le journal disparut et le poète maudit sa mémoire, et comme on lui reprochait son ingratitude, il s'emporta: « Grâce au *Diogène*, j'ai pris l'habitude de déjeuner tous les jours, et maintenant... »

Il tomba malade, et pendant les dernières heures de sa vie, il répétait machinalement un quatrain dont on a conservé les deux premiers vers :

Il est bientôt midi, c'est l'heure où l'on déjeune  
Et je suis sans le sou et je suis encor jeune.

Il mourut dans un rêve féerique : il se croyait à table.

Charles Monselet était le contemporain et — je crois aussi — le camarade de Racinot; il le tenait en médiocre estime et lui reprochait son incurable, sa *hautaine* paresse.

« Moi, disait-il, je suis paresseux comme Racinot, mais c'est un défaut dont je m'accuse, tandis que lui s'en glorifie. »

Monselet travaillait cependant quand il était assuré que sa besogne ne resterait pas improductive. Lorsque je l'ai connu, il écrivait des sonnets pour un grand épicier qui en ornait sa marchandise et les lui payait fort honnêtement.

Il composa pour les petits pois conservés un véritable poème dont personne, hélas! n'a gardé la mémoire, et son sonnet sur la semoule était un petit chef-d'œuvre.

Mais l'épicier devint exigeant; il voulut que Monselet signât ses poésies. « Je reconnais, lui disait-il, que vos vers ne sont pas sans mérite, quoique mes cornichons soient en droit de se plaindre de la façon dont vous les traitez, mais ma clientèle n'a pas le goût de la poésie; des vers anonymes, cela ne lui dit rien. D'autre part, elle connaît Charles Monselet et mes produits, s'ils portaient votre nom, seraient mieux appréciés. »

Charles Monselet se révolta, puis il se soumit, et sur ces entrefaites, l'épicier rendit son âme à Dieu. Je ne sais si Monselet le regretta, mais il me dit à ce sujet que cette mort était, pour lui, un avertissement dont il tirerait profit :

« Cette littérature épicière n'est pas mon fait; je me crois appelé à des destinées à la fois plus hautes et plus substantielles. »





*Robe de campagne: jaquette plissée en crêpe de Chine l'évêque;  
jupe en crêpe de Chine à fleurs.*



Ayuntamiento de Madrid





*Modèles de M<sup>me</sup> Marcelle Demay*

Chapeaux de saison : 1 en paille d'Italie, passe velours, garni Paradis; 2, toque de satin garni d'aigrettes; 3, en tagal blanc, garni roses et feuillage; 4, en paille d'Italie, fleurs des Champs; 5 en tulle blanc, roses et croise; 6 en feutre blanc garni peau de Suède; 7 en paille d'Italie, couteaux autruche; 8, panama et mousseline imprimée; 9, en Crêpe Crêpe blanc, garni paradis; 10, en mousseline garni autruches et roses.



Ayuntamiento de Madrid

rep  
Ro  
su  
soi  
pro

*l'e*

da  
ble  
ma

ro  
le  
bil  
j'a  
les  
un  
ro  
fic  
ne  
tic  
pl  
te  
A  
de  
qu

m  
M  
flu  
ce  
en  
de



Et maintenant, je reviens au Prince des Poètes, dont je me reproche d'avoir parlé sans révérence. Il n'a pas d'histoire; le Roi d'Yvetot non plus, ce qui n'a pas empêché sa mémoire de survivre à celui qui nous l'a fait connaître.

Je souhaite à M. Paul Fort pareille fortune; que son règne soit paisible, qu'il évite les émotions et continue à réhabiliter la prose en lui donnant les apparences de la poésie.

ROBERT MITCHELL.

## LE PARFAIT SECRÉTAIRE

DES DAMES ET DES DEMOISELLES.

*Modèle épistolaire destiné à remercier une dame de lettres pour l'envoi de son roman que l'on n'a pas lu.*

« Mon chère maître,

« Je n'ai pas inventé cette expression. Flaubert s'en servait dans ses lettres à George Sand. Mais elle s'applique admirablement à vous, pour ce que vous réunissez dans vos œuvres de maîtrise masculine et de délicieuse féminité.

« Vous venez d'écrire votre chef-d'œuvre.

« Ou, du moins, votre chef-d'œuvre jusqu'à votre prochain roman. Celui-ci est arrivé chez moi à point nommé. C'était vers le crépuscule; je me trouvais dans ce boudoir que j'appelle ma bibliothèque parce qu'il contient la vingtaine de livres que j'aime et parmi lesquels se trouvent les vôtres. J'étais triste de les avoir tous lus, car relire est un plaisir, certes, mais lire est une joie. Tout à coup le valet de chambre m'apporte votre roman. D'impatience, ne trouvant pas les ciseaux, j'ai rompu la ficelle avec mes doigts. La dédicace m'a fait battre le cœur. Que ne puis-je vous donner un aussi beau témoignage de mon affection! Hélas! je ne sais que broder des coussins! Et je me suis plongée dans votre chef-d'œuvre avec un petit frisson. Immédiatement tout s'est aboli autour de moi. Personne ne m'a dérangé. A minuit, je tournais la dernière page avec un soupir de regret et des yeux baignés de larmes heureuses. Après être restée quelques minutes sous cette impression, j'ai sonné.

« — On n'annonce donc pas le dîner, aujourd'hui?

« Le domestique a souri et m'a montré la pendule. Merci, merci à vous qui m'avez fait perdre l'atroce notion du temps! Merci de m'avoir bercée et transportée avec des phrases si fluides, si souples, si harmonieuses! Merci d'être grande à cette époque de petitesse. Merci d'être si magnifiquement saine en un temps faisandé! Je vous écris n'importe quoi, au hasard de mon émotion et de mon admiration. Trouvez-les à travers



ces lignes maladroites. Mon témoignage ne vaut pas grand'chose, je le sais, mais parmi les magnifiques gerbes de fleurs que vous allez recevoir, parmi les orchidées de la gloire, recevez, mon chère maître, ces timides violettes toutes parfumées de ma sincérité... »

HENRI DUVERNOIS.

OUVRAGES NOUVEAUX.

*Gens d'à présent*, par M. Fernand Vandérem.

Parler de livres dans le *Journal des Dames*?... Soit. Néanmoins la tâche est ardue. On ne voudrait pourtant pas que je citasse des titres de romans. Quoi donc? énumérer nos moralistes de la Bibliothèque Grise? — non, merci! Commenter la complainte du bon hobereau et des méchantes Parisiennes, ou la romance des religieuses éblouies, ou les cantiques du chevreau en état de grâce et de la sainte laitue? — non, merci! Les poètes, alors? Les rôdeurs de cafés, les tristes de Montmartre ou du Luxembourg, sinon les froids *patiti* des salons, qui prennent le thé de ces dames, et ne leur prennent jamais que cela — non, merci! Les historiens, peut-être, ces ramasseurs de bouts de prix, tout dépourvus qu'ils sont de syntaxe et de goût? — non, merci bien.

Que veut-on, je ne me plais qu'à causer... Dès lors, il faudra donc traiter des journalistes? Ah! volontiers: et voilà justement Fernand Vandérem qui réunit ses chroniques du *Figaro*, sous le titre *Gens d'à présent*. Mais parler de cet homme-ci n'est point aisé: on risque toujours de le fâcher. Froissez sans adresse sa modestie, et vous verrez s'il se vengera! Or, méfiez-vous, il est armé de beaucoup d'esprit, et du plus fin, du plus aigu, celui qui pique, celui qui entre...

C'est pourquoi, troublé par cet article qu'il me fallait faire, j'ai voulu me documenter avec soin. J'entrepris une discrète enquête. Et le premier que j'interrogeai fut justement un jeune prophète spiritualiste, un dandy à la dernière mode. Il revenait de Gascogne, où il avait accompli une neuvaine avec Francis Jammes dans l'Oratoire du Bout-du-jardin-près-de-la-pierre-à-lessiver. Encore tout suave du voyage, il consentit, toutefois, à me dire:

« — Fernand Vandérem?... Oh! mon cher, je n'aime pas du tout ce garçon. Il ne fait rien comme il faut. Et d'abord, qu'est-ce que cette anthologie d'articles de journaux, dont vous me parlez, ces chroniques choisies? A quoi ressemble cette espèce de bouquet? Est-ce que l'on s'y prend ainsi, à cette heure? Nullement: mais on publie quelque puissant in-octavo, approuvé par Mgr. de Mun et recommandé par l'archevêché, quelque fort



et nourrissant essai sur la conception du droit divin dans l'Etat moderne, ou l'épiphanie de la grâce dans les boudoirs Louis XVI. Le sujet ne signifie rien : c'est qu'il ennue. Comment voulez-vous relever le pays, si l'on y édite des livres charmants ? Ils corrompent.

« Et puis, votre Vandérem traite de tous les sujets. Désordre impie ! Après être sans cesse et tendrement revenu sur les choses du théâtre, où il se complait, ne le voit-on pas discourir, avec un sans- façon qui révolte, à propos du boulevard, des inondations, du roi Edouard VII, de la campagne, des étrennes, que sais-je ! Il s'occupe publiquement des joueurs de Trouville, et des courses, monsieur, des courses, ce frivole divertissement ! Mais va-t-on aux courses, je vous le demande ? Y avez-vous jamais vu Charles Péguy, Claudel, ou ce grand écrivain, ce grand Français qui signe André Lafont ? . . . Pis encore que cela ! votre Vandérem ne craint pas de disserter avec une coupable modération, et même presque allègrement, le malheureux ! touchant certains sujets aussi grandioses que les grèves, ou le divorce ! Il a l'insolence de prononcer certaines phrases très émouvantes sur le naufrage du *Titanic* . . . Un journaliste qui émeut ! voilà tous les genres confondus ! La France est bien perdue.

« Comble de l'impudence, enfin ! Votre plaisant auteur ne s'est-il pas permis de faire à l'avance des discours académiques ? Il suppose que des femmes pourront être admises sous la Coupole, et il leur adresse les allocutions d'usage. Avec un redoublement de malfaisance, c'est en cette partie de son funeste livre qu'il prodigue de malicieuses, d'inconvenantes finesses, et donne les plus incontestables marques d'une ingéniosité rare, exquise même, et d'autant plus perfide . . . Ah ! le misérable ! Mais ne sent-il donc pas que c'est couper à M. le comte d'Haussonville, par exemple, l'herbe sous le pied, si on lui fait d'avance tous ses discours ? A quoi voulez-vous dès lors que travaille ce laborieux ciseleur de phrases ?

« En outre, pesons franchement les mérites de Fernand Vandérem. Quels sont-ils donc, à tout prendre. Il montre infiniment d'esprit ? Peuh ! Comme Beaumarchais, comme Voltaire, ces sauteurs. Il témoigne d'une sagesse attique, d'un bon sens très actif, et réellement joyeux de se sentir si bien portant ? Voilà des vertus fort frivoles. On a parlé de sagesse également à propos de Montaigne, et de bon sens au sujet de Molière : c'est ce qui les ont perdus. Il a le goût passionné de la modération, à l'exemple du fâcheux sire de Ferney et de ce La Bruyère, deux esprits tièdes, que Léon Daudet n'approuverait guère. Il sait conduire une polémique . . .



« — Comme Pascal, fis-je . . . »

Mais j'avais dû vexer le jeune prophète spiritualiste, restaurateur de l'âme nationale, car il se tut et ne reprit l'entretien qu'au bout d'un instant, pour me dire, d'un air extrêmement piqué :

« — Ce qui me fâche le plus, c'est que M. Vandérem a, lui aussi, confessé tout haut son admiration pour Jules Renard ? Si vous étiez des mystiques . . . »

Etc . . . Que M. Fernand Vandérem me pardonne de ne pas donner mon opinion personnelle sur *Gens d'à présent*. Cela m'embarrasse trop. Aussi bien, cette interview pourra suffire, peut-être.

MARCEL BOULENGER.

### MODES.

Paris n'est plus dans Paris, et c'est sur les plages, dans les villes d'eaux, dans les vertes campagnes qu'il faut maintenant aller chercher les mille détails nouveaux de la mode d'été. Où qu'il soit en villégiature, un élégant ne porte que le pantalon de flanelle ou de serge blanche. Ce pantalon n'est plus retenu à la taille par la ceinture qui était à la mode depuis quelques années — mais seulement par deux pattes à boucles qui se serrent sur les hanches. C'est moins voyant que la ceinture, plus pratique que les bretelles et assez gracieux — car le serrement des boucles produit sur le côté des plis à godet qui descendent jusqu'aux genoux et vont se perdre doucement dans l'étoffe souple. Le chapeau qui accompagne cette tenue estivale est une sorte de mou en velours blanc. — Nos dames ont emporté dans leur bagage de bains de mer des ombrelles, des chapeaux et des souliers de toile blanche entièrement recouverts, les uns et les autres, de dentelle au crochet. C'est, pour ces objets, la dernière nouveauté. Les costumes de bains sont, aujourd'hui, sensiblement différents de ce qu'ils étaient encore l'an passé : on les fait en taffetas changeants et ils se composent d'une petite culotte, ni trop bouffante ni trop collante, arrêtée aux genoux par une jarrettière boutonnée et d'une tunique à taille bien marquée. Ces costumes n'ont rien de trop hardi : ils respectent à la fois l'élégance et la pudeur. — Pour aller au Casino, le soir, nos dames piquent dans leurs grands chapeaux de tulle noir des épingles à grosse tête de couleur violente qui s'y détachent curieusement et rendent assez bien l'effet de lanternes vénitiennes dans la nuit.

A la feuille de ce jour sont jointes les gravures 11 et 12.

La reproduction des gravures et des articles de ce journal est absolument interdite, même par extrait.

Le Gérant :

JACQUES DE NOUVION.

Imp. de Vaugirard, H.-L. Motté, Dir.

12-13, impasse Ronsin, Paris.